

Jean Duceppe est-il immortel ?

Alexandre Cadieux

Number 168 (3), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cadieux, A. (2018). Jean Duceppe est-il immortel ? *Jeu*, (168), 93–95.

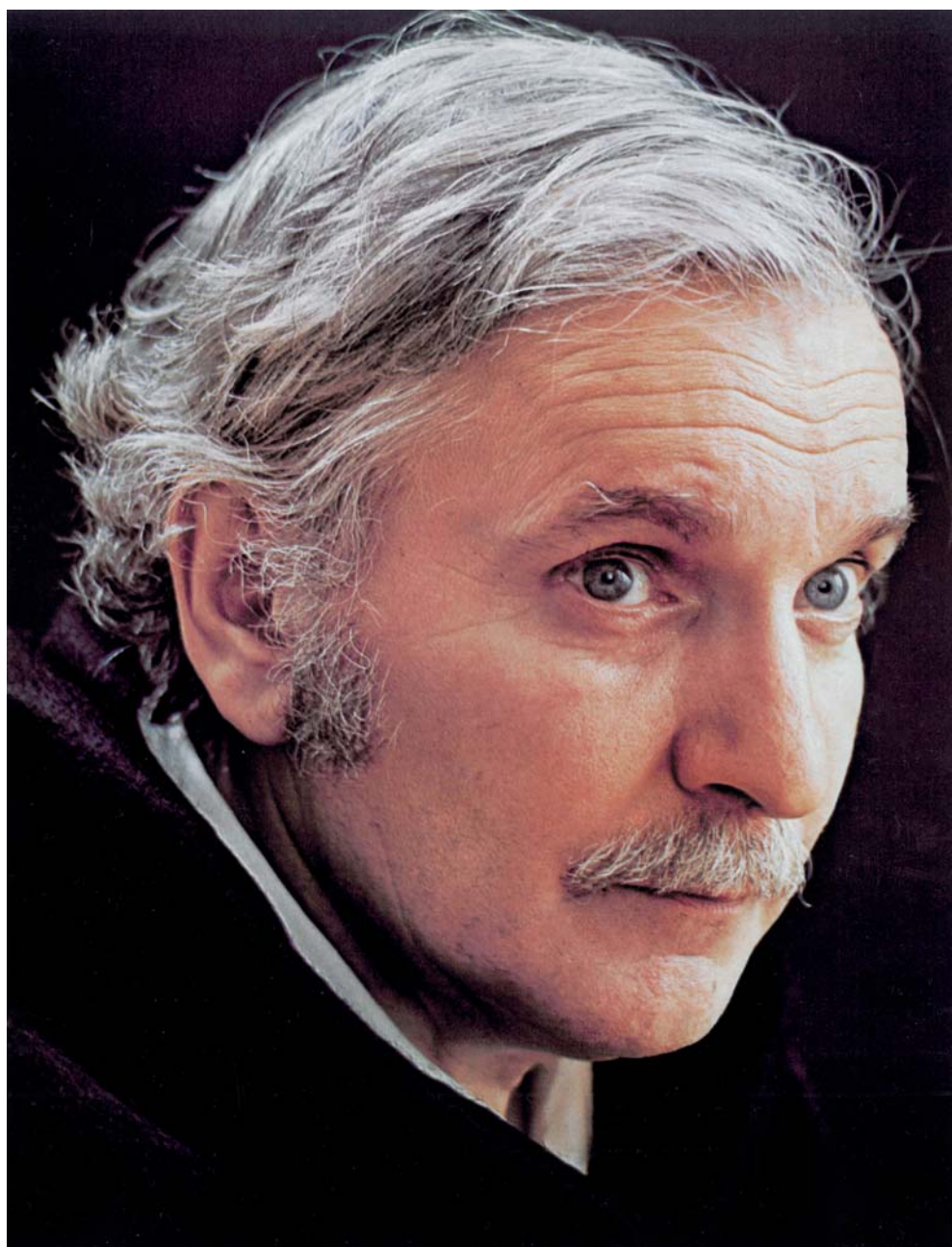
Jean Duceppe est-il immortel ?

Alexandre Cadieux

Comment un interprète théâtral creuse-t-il son empreinte dans la mémoire collective ? Quelles sont les opérations et les conditions qui expliquent qu'un individu dont c'est la tâche quotidienne de se faire passer pour un autre en vient à devenir lui-même un personnage ?

A partir de l'exemple de Jean Duceppe, suivons la trace des identités multiples d'un comédien, lequel est à la fois corps, image et nom.

Un acteur est d'abord un corps en scène. Celui de Jean Duceppe commence à s'activer dans les années 1940, assujéti au rythme infernal d'un modèle de production bientôt archaïque: une nouvelle pièce chaque semaine, 13 représentations hebdomadaires, des répétitions à la va-vite... Ses années de jeune premier sont fugaces, surtout qu'il



Jean Duceppe à la fin des années 1970.

On ne trouvera guère d'autre exemple d'un artiste du théâtre québécois ayant baptisé son véhicule de production de son propre nom, le patron se portant ainsi garant de toute l'entreprise.

y en a des plus beaux que lui au Théâtre Arcade. Avant la fin de la décennie, son emploi se précise définitivement: une moustache qui ne le quittera plus et un bond de 25 kilos—conséquence d'une opération à la suite d'une crise d'appendicite, jure-t-il—le transforment irrémédiablement en père avant l'âge de 30 ans.

Ainsi, dès *Zone* (1953), dans laquelle il crée le personnage du détective, il fait office d'autorité parentale pour des «jeunes» qui ont tout au plus dix ans de moins que lui. Toujours pour Marcel Dubé, il crée à la télévision William Larose, le patriarche de *Bilan*, en 1960: à 37 ans, le voilà en père de Monique Miller, Hubert Loïsel et Benoît Girard, qui, eux, ont 27 ou 28 ans. À 39 ans, il commence sa relation d'interprète de Willy Loman, le commis voyageur d'Arthur Miller qui meurt à 63 ans... L'écart continue de s'accroître: dans le téléroman *Terre humaine*, on fera de lui «Pépère» Jacquemin, 85 printemps au compteur, alors que son interprète en a 30 de moins.

Ce corps est fragile. Aux prises avec le diabète et anxieux de nature, le comédien n'en soumettait pas moins sa charpente au marathon quotidien de ses nombreux engagements: c'est la course sans fin du studio à la salle de répétition, des tournées, etc. Les critiques du temps parlent de son apparente fatigue, qui souvent le sert pour dépeindre les personnages dépassés et épuisés qui sont son lot. À partir de 1976, des malaises répétés l'obligent à ralentir. Le 7 décembre 1990, alors qu'il est hospitalisé, son cœur le lâche définitivement; il n'a que 67 ans.

MOUVANCE DE L'IMAGE, PERMANENCE DU NOM

Une fois le corps disparu restent les images. Duceppe fait partie de cette génération d'interprètes que l'apparition de la télévision a transformés en vedettes majeures, soutenue en cela par une presse *people* locale où abondent les photos. Au petit écran, l'acteur joue—*La Famille Plouffe*, *Rue des Pignons*,

Le Monde de Marcel Dubé...—et l'animateur aux milliers d'heures radiophoniques met à profit son franc-parler en prenant la barre de *talk-shows* et de jeux télévisés. S'il se fait rare au grand écran, on lui doit l'une des plus mémorables compositions du cinéma canadien, l'oncle Antoine du film éponyme de Claude Jutra, qui deviendra une marionnette à qui l'animateur André Paillé donnera vie pendant de nombreuses années à la télévision.

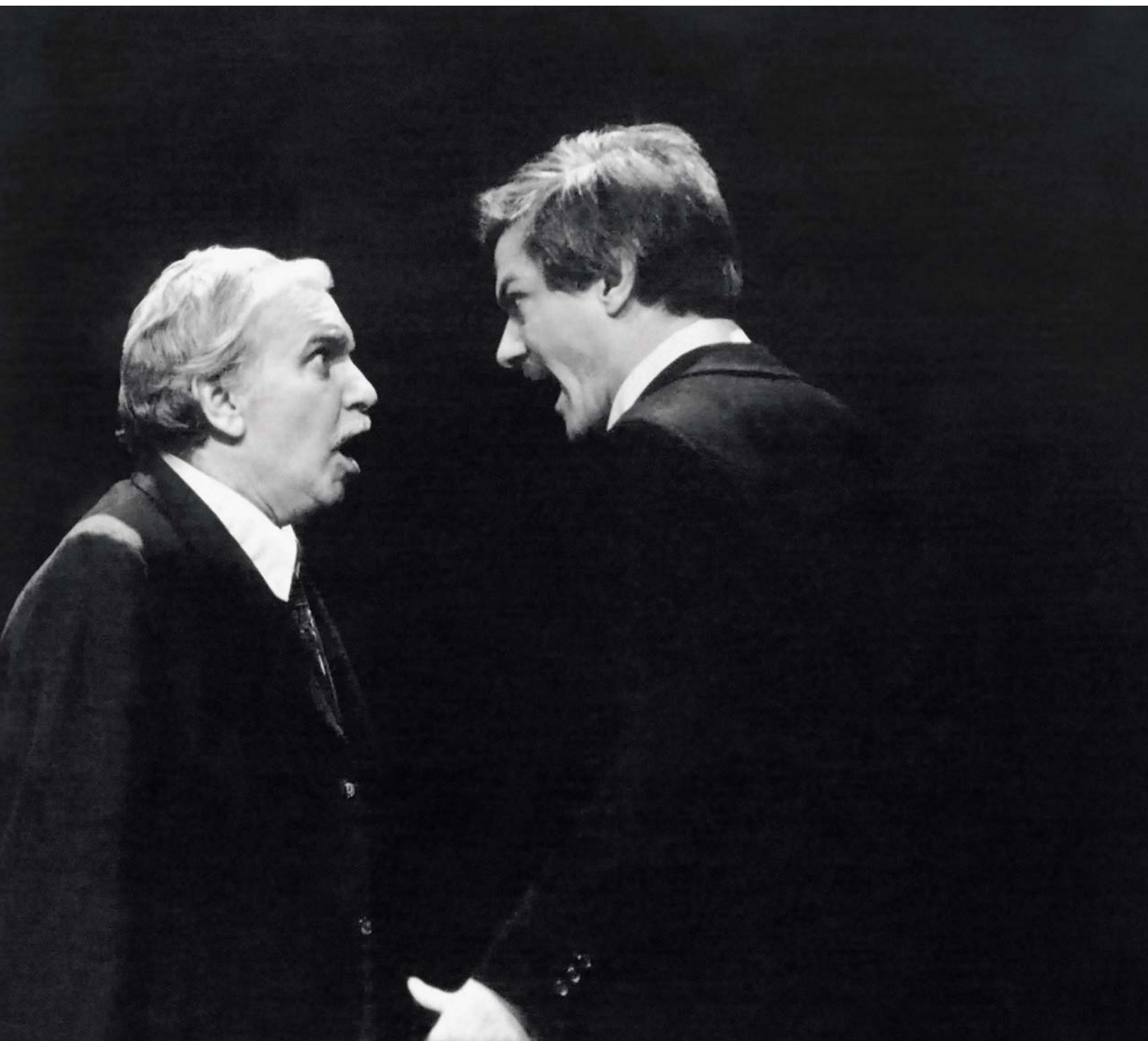
On pourrait croire que les images, traces matérielles du corps, en assureraient la permanence. Ce serait ignorer les capricieux méandres de la mémoire collective. Le Jean Duceppe le plus vivant, le plus impétueux et le plus «humain» du 21^e siècle s'appelle Paul Doucet, qui l'incarna en 2002 dans une télésérie biographique. Si Duceppe était «plus vrai que nature» en Maurice Duplessis, peut-être son visage se dilue-t-il désormais dans les traits de Doucet, notamment pour le public trop jeune pour avoir vu l'original sur scène.

L'autre Jean Duceppe, c'est le fils choisi, Michel Dumont. Comme son mentor dont il reprendra certains rôles, voilà un autodidacte au sourire avenant, un excellent communicateur et ambassadeur. La photo du père a orné les programmes de saison de la compagnie jusqu'à sa mort; dès 1991-1992, Dumont devient l'emblème de Duceppe. Petit à petit, la figure cède au portrait de groupe, le nouveau directeur artistique s'entourant de plus en plus des interprètes de la saison sur les photographies. À l'image de l'homme se substitue tranquillement celle du clan. Reste le logo des prix Duceppe, remis annuellement aux artistes par les abonnés: ce profil, cette moustache, nous les reconnaissons.

Au petit écran en 2002, un Doucet-Duceppe au bord de la faillite tempétait: «Ça m'a pris 20 ans à me faire un nom!» Un nom rare que celui dont hérita Jean Hotte à la mort de sa mère, lorsque la sœur de celle-ci, Marguerite, épouse de Rosaire Duceppe, accepta de prendre en charge le garçonnet. Une vie plus tard, la Place des Arts rebaptise Théâtre Jean-Duceppe le Théâtre Port-Royal. Il y a

désormais un parc Jean-Duceppe à Montréal, une rue Jean-Duceppe à Sainte-Julie, une école Jean-Duceppe à Repentigny.

Demeure aussi la compagnie, évidemment, qui lui a notamment survécu grâce au travail de ses filles Louise et Monique. On ne trouvera guère d'autre exemple d'un artiste du théâtre québécois ayant baptisé son véhicule de production de son propre nom, le patron se portant ainsi garant de toute l'entreprise. On va chez Duceppe voir du Duceppe, un genre en soi, théâtre «d'identification et



La Mort d'un commis voyageur d'Arthur Miller, mise en scène par Paul Hébert (Compagnie Jean Duceppe, 1973). Sur la photo : Jean Duceppe (Willy Loman) et Michel Dumont (Biff).
© François Brunelle

d'émotion» qui a essuyé sa part d'accusations de populisme en 45 ans. Toujours «Compagnie Jean-Duceppe» sur papier, elle s'affiche désormais DUCEPPE : encore là, ce n'est plus seulement l'homme, c'est tout le clan duceppien, lequel compte désormais une troisième génération théâtralement active.

Duceppe, c'est aussi Gilles, que plus de 20 ans de politique active ont certainement sorti de ce qui aurait pu être l'ombre de son

père. L'ancien chef du Bloc québécois est désormais lui-même un mythe théâtral, grâce aux soins des auteurs-acteurs Olivier Morin et Guillaume Tremblay. Dans *L'Assassinat du président* (2012), satire d'anticipation débridée, un Gilles appelé à proclamer la République du Québec se remémorait les conseils de son célèbre géniteur : «Dans ce métier-là, les grands rôles, on les force pas : ils viennent à nous. Mais une fois qu'on les a, par exemple, il faut les défendre. Jusqu'au bout!» ●

Alexandre Cadieux enseigne à l'UQAM et à l'Université d'Ottawa. Anciennement critique au *Devoir* et membre de la rédaction de *Jeu*, il travaille à une thèse de doctorat consacrée à Jean Duceppe.